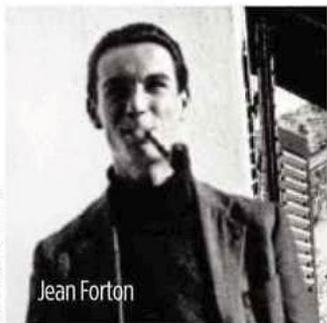


Le Point | Février 2018

Le Point

FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Connaissez-vous Jean Forton ?



Jean Forton

PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS - DR - MERRY HAYES/ 2017 TWENTIETH CENTURY FOX

Roman. Il y a de grands écrivains morts, oubliés, mais heureusement ressuscités par quelques éditeurs. Jean Forton (1930-1982) est de ceux-là. Depuis une vingtaine d'années, *Le Dilettante*, *Finitude*, *Le Festin* republient romans ou nouvelles de ce Bordelais, auteur Gallimard, qui, entre 1955 et 1965, donna quelques-uns de ses plus beaux textes. Le Goncourt 1960, raté alors qu'il lui semblait promis pour « *L'épingle du jeu* », récit anti-

jésuite qu'éreinta François Mauriac, lui causa du tort. Les histoires littéraires sont ensuite passées par là, qui pour cette période ont retenu un nouveau roman souvent illisible. Rien de plus lisible que « *Le grand mal* », publié en 1959. Pour ces premiers tourments d'un duo de jeunes garçons que tout oppose, mais qui aiment les mêmes fillettes, dans un Bordeaux où règne une satire, la postfacière évoque le réalisme de Louis Pergaud, la poésie du « *Grand Meaulnes* », l'ironie de Gide. Devant une telle finesse psychologique, on songe à l'acuité qui saisissait Stefan Zweig. Une écriture au scalpel qui décortique cette enfance où pureté et corruption tempêtent sous le même crâne ■ FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

« *Le grand mal* », de Jean Forton (*L'Eveilleur*, 272 p., 18 €).

Il y a de grands écrivains morts, oubliés, mais heureusement ressuscité par quelques éditeurs.

Jean Forton (1930-1982) est de ceux-là.

Onlalu.com | Février 2018

Quelque chose de très à part et qu'il faut absolument découvrir.

Patrick Rödel

Jean Forton a les accents tragiques de Simenon et maraude aussi du côté de Bove et de Guérin.

Livres Hebdo | Février 2018

LIVRESHEBDO

Deux adolescents d'autrefois

15 février > ROMAN France

De la gloire, **Jean Forton**, auteur de huit romans chez Gallimard entre 1954 et 1966, ne connut jamais que la promesse. Faute peut-être d'avoir jamais su préférer Paris à sa ville natale, Bordeaux, à laquelle l'attachait un double et paradoxal sentiment de fascination et d'exaspération. Il manqua de peu le Goncourt, plus nettement de toute envie de faire carrière. Déçu par l'insuccès de son ultime roman, il cesse d'écrire (en tout cas, de publier) à l'âge de 36 ans et disparaît de façon tout aussi prématurée, oublié de presque tous, à 52. Presque, car les éditions du Dilettante, puis *Finitude*, et aujourd'hui *L'Eveilleur* vont



Jean Forton

s'attacher à permettre la redécouverte de cette œuvre attachante. En dernier lieu avec la réédition aujourd'hui de l'un de ses plus grands livres, *Le Grand Mal*, introuvable depuis de trop nombreuses années.

Années 1950, une ville portuaire (Bordeaux bien sûr, même si elle n'est pas nommée). Une ville noire, brouillardeuse, cafardeuse, alanguie. Une ville où disparaissent presque chaque jour des fillettes d'un respectable établissement catholique, où les hommes ont de bonnes têtes de coupables, mais coupables de quoi ? D'avoir vieilli, estimeraient peut-être Ledru et Frieman, deux collégiens qui font l'apprentissage de l'amitié, de l'amour, de la trahison et du « *Grand Mal* » qu'est toujours le temps qui passe. Pour dire ce deuil et la beauté vive de l'adolescence, Jean Forton a les accents tragiques de Simenon et maraude aussi du côté de Bove et de Guérin. Il est de leur race.

Olivier Mony

Le Monde
Des Livres

C'est d'actualité

Jean Forton, une bonne fréquentation

La redécouverte de l'écrivain des noirceurs ordinaires (1930-1982) se poursuit avec la réédition du « Grand Mal », roman de 1959

HISTOIRE LITTÉRAIRE

XAVIER HOUSSIN

Il n'y a pas eu de prix Goncourt en 1960. Du moins, il a été attribué mais pas décerné. Le lauréat, l'écrivain roumain Vintila Horia (1915-1992), auteur de *Dieu est né en exil* (Fayard), dut y renoncer à la suite de la révélation de sa condamnation à la prison à vie dans son pays pour ses sympathies fascistes, d'avant et pendant la guerre. Il n'était d'ailleurs pas le favori.

On attendait plutôt de voir couronner un romancier de 30 ans, publié chez Gallimard depuis 1954. Jean Forton venait de faire paraître son septième livre, *L'Épingle du jeu*. Il y broyait le tableau acide, grinçant, violent, d'une pension religieuse pendant l'Occupation. Son texte fut attaqué, et mis à bas, par tout un parti de dévots menés par André Billy (1882-1971), ancien élève des jésuites de Saint-Dizier. Cette cabale, cet échec, allaient l'affecter profondément. Il attendrait six ans avant la parution, toujours chez Gallimard, des *Sables mouvants*, dernier roman publié de son vivant.

Les éditions L'Eveilleur viennent de rééditer *Le Grand Mal* (256 p., 18 €), paru la première fois en 1959. Un texte troublant sur l'enfance et l'adolescence. Sur la perte de l'innocence, la salissure des sentiments. Jean Forton est l'écrivain des noirceurs ordinaires, des monstruosité banales, des riens et des à-peine qui font basculer la mauvaise plaisanterie en drame, l'indifférence en méchanceté. Il a le cynisme angélique, la brutalité ingénue. Ainsi, dans *La Cendre aux yeux* (déjà en lice pour le Goncourt en 1957), tenait-il le journal d'un homme mûr, sans scrupules, qui s'emploie à séduire une jeune

filles de 16 ans pour mieux l'abandonner. Son premier roman, *La Fuite* (1954), mettait en scène, dans une feria, un jeune homme qui, à peine marié, ne cherchait qu'à s'évader, à s'arracher au lien conjugal.

Enthousiasme et ténacité

Né à Bordeaux en juin 1930, Jean Forton y est mort en mai 1982, sans avoir jamais vraiment quitté cette ville dont il fera (sans jamais la nommer) le décor précis de presque tous ses livres. Auteur reconnu, apprécié des critiques de l'époque, de Kléber Haedens à Pascal Pia, il a bien failli quand même sombrer dans

l'oubli. Il aura fallu l'enthousiasme et la ténacité de Dominique Gaultier au Dilettante et d'Emmanuelle et Thierry Boizet chez Finitude pour arracher ses textes à l'étrange indifférence des modes et du temps. Le premier publiera, en 1995, *L'Enfant roi*, un inédit, *Les Sables mouvants* en 1997, *La Cendre aux yeux* en 2009 et *La vraie vie est ailleurs*, autre inédit, en 2012. Les suivants feront connaître ses nouvelles (maintenant réunies dans *Toutes les nouvelles*, 2013) et également un roman inédit, *Sainte Famille*, en 2009. Chez Gallimard, son éditeur historique, ne reparaitra, en 2001,

dans la collection « L'imaginaire », que *L'Épingle du jeu*.

Le Grand Mal est un roman noir, cruel, impudent. A la sortie de l'école, dans une bonne ville bourgeoise, des gamines disparaissent, happées sans laisser la moindre trace. Un collégien découvre comment l'on peut tricher avec les sentiments, profiter d'une amitié, trahir une amourette, faire souffrir l'autre en restant indifférent. Néfaste émulation des « mauvaises fréquentations ». Il y a pire. Vient de sordides apprentissages que les adultes entraînent. Et s'il reste des purs, tant pis, ils le paieront. ■

Jean Forton est l'écrivain des noirceurs ordinaires, des monstruosité banales, des riens et des à-peine qui font basculer la mauvaise plaisanterie en drame, l'indifférence en méchanceté.

Actualitte.com | Février 2018

Forton réussit cette gageure de dépeindre les pensées d'un enfant en devenant, et cela en inquiétant de plus en plus le lecteur qui voit poindre, sans la deviner, la catastrophe irrémédiable

Hervé Bel

Le Grand Mal est imprégné [...] d'une ironie froide et d'une poésie ambiguë qui rappellent l'art romanesque d'un Marcel Aymé.

L'Opinion | Février 2018

L'Opinion



IL Y A DES ÉCRIVAINS qui scintillent davantage après leur mort. Prenez Jean Forton, disparu en 1982. Il avait certes connu un joli succès dans les années 1950, frôlant même le prix Goncourt en 1960 pour *L'Épingle du jeu*. Mais il n'était pas célèbre, et peinait à imposer son nom chez les critiques. Exaspéré par la difficulté d'obtenir des articles dans la presse et reprochant son manque de soutien à son éditeur, Gallimard, il avait carrément décidé, à la fin des années 1960, de racrocher les gants. Reconverti dans le commerce (il tiendra longtemps la librairie Montaigne de Bordeaux, spécialisée dans les ouvrages juridiques), Forton n'a plus fait plus parler de lui. Seuls ses proches savaient qu'il continuait, en secret, à écrire des romans, méthodique-

ment rejetés par Gallimard. Il faudra attendre le milieu des années 1990 pour que son nom ressurgisse : de nouveaux admirateurs apparaissent, qui décident de publier ses manuscrits cachés et de rééditer ses vieux romans devenus introuvables.

Dominique Gaultier, du Dilettante, ouvre le bal avec un inédit, *L'Enfant-Roi*, bientôt suivi par l'éditeur girondin Finitude qui propose deux recueils de nouvelles (*Pour passer le temps* et *Jours de chaleur*). Depuis, les amoureux de Forton ont tous les ans ou presque un nouveau livre à se mettre sous la dent, comme *La vraie vie est ailleurs*, roman inédit exhumé par le Dilettante en 2013, ou ce *Grand mal* que ressort aujourd'hui L'Eveilleur (maison bordelaise, elle aussi), un demi-siècle après sa première publication.

Surtout, là où Forton dans *La vraie vie est ailleurs* expérimentait une oralité celineienne un peu vieillie, *Le Grand mal* est imprégné plutôt d'une ironie froide et d'une poésie ambiguë qui rappellent l'art romanesque d'un Marcel Aymé. Je croyais dérailler en voyant des acointances entre le Bordelais et son aimé jurassien, mais Catherine Rabier-Darnaudet dans sa postface me confirme que non : Forton vénérât effectivement Aymé et, lui ayant envoyé *Le Grand mal*, il avait reçu de lui une lettre chaleureuse.

« C'est un excellent livre », lui disait Aymé. Jugement lapidaire et irrécusable, toujours aussi juste, cinquante ans plus tard.

Le Grand mal, de Jean Forton (L'Eveilleur, 268 p., 18 euros)



PHOTOS NATHALIE OUDJIAN, HERMANCE TRAY

Dure vérité de l'enfance

Jean Forton Une ville portuaire, des collégiens d'autrefois et le Mal

JEAN-MARIE PLANES

Il n'y a pas d'écrivains oubliés. Et Jean Forton, pas plus, pas moins que Paul Gadenne, Henri Calet, Raymond Guérin. Tous appartiennent à cette attachante famille d'auteurs, qualifiés, dans les ouvrages spécialisés, de « mineurs », comme Levet ou notre cher Toulet. Mais ils ont des héritiers, éclairés par la reconnaissance et le sentiment littéraire.

Jean Forton, chez qui plusieurs générations d'étudiants en droit ont acheté, à Bordeaux, rue du Commandant-Arnould, leurs photocopiés, semblait, dans sa blouse blanche, s'ennuyer. Qui se doutait que le libraire avait publié huit livres chez Gallimard ?

« L'Épingle du jeu », en 1960, rata de peu le Goncourt. Là derrière, une « cabale de jésuites », et Mauriac, élève des Marianistes... Après « Les Sables mouvants », Forton se détourna de la littérature. Certes, il continua distraitement d'écrire. Des nouvelles, genre où il excellait, qu'accueillirent quelques revues, puis réunies, plus tard, par un éditeur aquitain.

Un égaré avec domicile fixe

L'écrivain meurt, encore jeune, en 1982. Alors, Pierre Veilletet, Raphaël Sorin, Jérôme Garcin s'emploient à entretenir le souvenir d'une œuvre qu'ils admirent. Les éditions Le

Dilettante reprennent un texte refusé par Gallimard, « L'Enfant roi », une merveille. En l'an 2000, la Bibliothèque de Bordeaux (ingrates, les villes natales ?) organise une exposition et en confie le catalogue à la revue « Le Festin ».

L'Éveilleur (même maison) réédite « Le Grand Mal ». C'est l'univers romanesque de Forton, sombre, caustique, impitoyable. En traits plus appuyés, peut-être, que dans « L'Épingle du jeu » ou « La Cendre aux yeux ».

Les années 1950, une cité jamais nommée, dont tout Bordelais déchiffrera le maquillage de suie, des petites filles qui disparaissent, des écoliers aux franges de l'adolescence – thème obsédant chez l'auteur –, leur turbulence, leur effervescence hormonale, leur cruauté et la mesquine bourgeoisie locale. Bouleversant les jeux accoutumés (chahuter les profs ou se trouver une « poule »), surgit Stéphane, ange pervers, blond démon. La peinture serait bien noire sans Gustave, un égaré avec domicile fixe, crasseux, un innocent, terrifié par les puissances mauvaises, victime de la lâcheté, du soupçon vulgaire, de la délation. Et il y a de très beaux passages sur le port, encore animé, odorant, avec sa « gondole » disparue, comme les petites filles.

★★★

« Le Grand Mal », de Jean Forton, postface de Catherine Rabier-Darnaudet, éd. L'Éveilleur, 269 p., 18 €.



Jean Forton. PHOTO DR

C'est l'univers romanesque de Forton, sombre, caustique, impitoyable.

Lelitteraire.com | Mars 2018

L'auteur est à tort oublié.

Dans ce livre (le plus réussi sans doute), il sait restituer les pensées d'un enfant qui découvre la vie. [...] Plus qu'un roman à thèse, son livre est l'expression de la souffrance et de l'erreur.

Jean-Paul Gavard-Perret